

L'arrivée à Buchenwald – Récit de Gaston Marceteau

Le train stoppe enfin. La porte s'ouvre violemment ; un ordre brutal nous invite à descendre.

Des soldats grimpent dans les wagons, matraque en mains. Ils frappent au hasard. Nous sautons sur le sol, sous la neige, nous sommes reçus par d'autres soldats accompagnés de chiens, puis placés en hâte dans une colonne lamentable, et, après une marche des plus pénible nous arrivons devant un immense portail. Nous apprendrons qu'il s'agit de Buchenwald.

Nous laisserons derrière nous les cadavres de nos camarades.

L'inscription que nous découvrons sur le portail en fer forgé -*Jedem das Seine*- à chacun son dû- nous précise que notre place est bien dans ce lieu !

C'est alors que nous sommes abandonnés par nos gardiens militaires, et pris en charge par les « pensionnaires » de cet endroit.

Nous apprendrons, en effet, que ces camps ont la particularité d'être gérés par les détenus eux-mêmes qui, ainsi, bénéficient de « vastes privilèges » et exercent leurs prérogatives au détriment des autres détenus, et nous nous en rendons compte immédiatement.

Nous allons alors subir pendant plusieurs heures une série de « transformations ».

Après avoir attendu (2h peut-être, dans le froid) nous pénétrons dans une salle où nous devons vider nos poches, et en placer le contenu sur des tables. Tonte complète. On nous débarrasse de tous nos poils -aucune partie n'est oubliée- , puis nous allons ainsi épilés et pas mal écorchés, dans une autre salle, où il faut se dévêtir pour se présenter à la « visite » : bras levés, jambes écartées, bouche ouverte...constat dont nous ne connaissons pas le diagnostic. Puis nous devons nous plonger dans une cuve contenant un liquide très brun...En quelques secondes nous sommes désinfectés. Nous avons pris un bain de Crésyl et de formol.

Enfin nous entrons dans une salle de douche ! Occasion superbe et délicieuse de boire avidement... !

Puis ce sera la fin de ce parcours qui dura plusieurs heures (je n'en ai pas retenu une notion exacte...) par le passage au magasin d'habillement. Nous recevons une chemise, un gilet, un pantalon, une veste, une coiffure, une paire de chaussettes et des claquettes (semelles de bois recouvertes de toile)

Nous sommes de vrais loqueteux ainsi affublés, et nous ne pouvons plus nous reconnaître, moustaches et barbes disparus, têtes rasées, revêtus de haillons.

Puis nous recevons une bande de tissu, notre matricule et le fameux triangle rouge avec la lettre F symbole de notre raison d'être dans ce bagne sinistre. Par la suite, nous devons coudre ce matricule sur notre veste et pantalon. Nous avons perdu notre identité ; nous sommes un numéro.

Je suis le 432296.

Ces formalités vont se terminer par un interrogatoire sur notre identité, profession, etc.. mis en fiche.

Alors nous sommes dirigés à l'intérieur du camp, et affectés dans un baraquement empli de couchettes superposées.

La vie de camp commence...

Pour moi elle va durer 16 mois.

Je suis libéré de ce camp, par les alliés le 11 avril 1945. A Paris, rapatrié le 1^{er} mai 1945.